

CHAPITRE 1. INTERET GENERAL ET ACCROISSEMENT DES RICHESSES

MANDEVILLE ET SMITH

On accuse volontiers l'économie et les économistes d'avoir inventé et imposé une économie productiviste qui domine la politique et interdit de décider des seules mesures qui préserveraient la Terre qui nous abrite et pourvoit à l'entretien de nos vies. Il ne s'agit ici ni d'accuser ni de défendre la pensée économique. On ne discutera pas même les auteurs principaux de l'économie politique et de sa critique. Le propos est plus restreint. Comment penser ces questions avec des outils conceptuels minimaux, ceux que nous trouvons dans *La Fable des Abeilles* (1705) de Bernard de Mandeville et dans la *Théorie des Sentiments Moraux* (1759) d'Adam Smith¹ ? Ces outils conceptuels précèdent l'analyse du capitalisme. On est à l'orée de la pensée économique. Pourtant, dès ce moment-là, ces auteurs donnent à penser, à discuter, à contester, ce que peuvent être le rôle de la production et des intérêts individuels dans une société.

1. Mandeville. La fable des abeilles ou les Fripons devenus honnêtes gens².

Mandeville. 1670-1733. Médecin néerlandais qui étudie aussi la philosophie et publie la Fable des abeilles ou Vices privés, bien public. 1705/ 1714/ 1729.

Mandeville est l'un des premiers à formuler une idée essentielle du libéralisme économique : l'harmonie des intérêts. Les intérêts des agents sont pour Mandeville des vices privés ; paradoxalement, ils conduisent au bien public dont il ne faut pas entraver la réalisation. La première entrave au bien public serait de moraliser les actions économiques, en rendant les agents vertueux.

1.1. Résumé de la Fable

La fable s'organise en trois parties. Les deux premières décrivent la vie d'une ruche peuplée d'abeilles vicieuses puis vertueuses, la troisième expose les conséquences qu'il faut tirer de cette comparaison sur la vertu et l'économie.

i) Dans la ruche d'abord décrite dans la première partie...

... l'activité est animée essentiellement par la vanité des riches. Leur demande de richesses entretient une importante industrie – au sens ancien de production, qui inclut aussi bien les productions agricoles et artisanales que les services. Elle s'accompagne d'importantes inégalités.

¹ C'est-à-dire dans les réflexions de Smith qui précèdent son analyse économique, celle qu'expose la *Richesse des Nations* (1776).

² Le texte de la Fable des Abeilles est librement accessible sur le site de la BNF, Gallica.
<http://expositions.bnf.fr/utopie/cabinets/extra/textes/constit/1/18/2.htm>

Ces activités sont animées par le vice. La friponnerie y règne, et pas seulement chez les voleurs : les avocats plaident pour s'enrichir plutôt qu'au service de la vérité, au besoin en la travestissant ; les médecins sont davantage attachés à leur réputation qu'à soigner les malades ; les soldats, couards, fuient l'ennemi ; les rois sont mal servis par leurs domestiques et trompés par leurs courtisans ; les magistrats eux-mêmes sont corrompus. Les pauvres travaillent à satisfaire les caprices des riches, nés de leur vanité :

« Le luxe fastueux occupait des millions de pauvres. La vanité, cette passion si détestée, donnait de l'occupation à un plus grand nombre encore. L'envie même et l'amour-propre, ministres de l'industrie, faisaient fleurir les arts et le commerce ».

La société pourtant bénéficie de ces vices puisque la friponnerie mêlée à la vanité produit une richesse qui profite à tous :

« C'est ainsi que le vice produisant la ruse, et que la ruse se joignant à l'industrie, on vit peu à peu la ruche abonder de toutes les commodités de la vie. Les plaisirs réels, les douceurs de la vie, l'aise et le repos étaient devenus des biens si communs que les pauvres mêmes vivaient plus agréablement alors que les riches ne le faisaient auparavant. On ne pouvait rien ajouter au bonheur de cette société ».

ii) La deuxième partie de la fable...

... débute par une réforme morale des abeilles qui prennent conscience de leur immoralité, s'en effrayent et renoncent à la friponnerie et aux dépenses dictées par leur vanité. Elles choisissent une sobriété heureuse qui évite le luxe, les vaines dépenses, les subordonnés inutiles, et vivent dans la simplicité et la modération.

Les avocats, guichetiers, serruriers, gardiens de prison, qui vivaient de la malhonnêteté d'autrui, se trouvent sans travail. La demande des biens de luxe, motivée par la vanité, chute, et ceux qui travaillaient à la satisfaire cherchent, vainement, un autre emploi. Les métiers d'arts motivés par la recherche de grandeur, en premier lieu l'architecture, sont négligés, leurs prix chutent et l'activité périclité. Les courtisans quittent la ruche.

La démographie s'effondre. La ruche est attaquée par l'étranger. Moins peuplée, mal défendue, mal équipée, elle accuse des pertes importantes. Les survivantes,

« voulant se garantir de toute rechute [vers le vice], s'envolèrent dans le sombre creux d'un arbre où il ne leur reste de leur ancienne félicité que le Contentement et l'Honnêteté ».

iii) La troisième partie ...

... conclut de cette comparaison que la prospérité économique ne peut coexister avec la morale :

« Quittez donc vos plaintes, mortels insensés ! En vain vous cherchez à associer la grandeur d'une Nation avec la probité. Il n'y a que des fous qui puissent se flatter de jouir des agréments et des convenances de la terre, d'être renommés dans la guerre, de vivre bien à son aise et d'être en même temps vertueux. Abandonnez ces vaines chimères. Il faut que la fraude, le luxe et la vanité subsistent, si nous voulons en retirer les doux fruits (...). Le vice est aussi nécessaire dans un Etat florissant que la faim est nécessaire pour nous obliger à manger. (...) Pour faire revivre l'heureux Siècle d'Or, il faut absolument outre l'honnêteté reprendre le gland qui servait de nourriture à nos premiers pères ».

Le bien public pour Mandeville s'identifie à la plus grande production. Il repose sur la demande de biens de luxe. C'est pourquoi l'égoïsme vaniteux des riches participe paradoxalement à la réalisation du bien-être général.

La vertu, entendue comme sobriété ou modération des besoins, entraîne l'oisiveté, qui n'est pas ici mère de tous les vices mais mère de la pauvreté et de la faiblesse du royaume.

=> La prospérité économique, qui garantit l'emploi et la subsistance des pauvres, ne peut s'accompagner de la vertu privée et de la renonciation aux plaisirs du luxe. Entre le bien public, économique, et la vertu privée, il faut choisir. S'il y a harmonie des intérêts, c'est parce que les intérêts privés concourent, paradoxalement, à la réalisation d'un bien public que nul ne désire.

12. Querelle du luxe et éloge de la dépense

i) Querelle du luxe

La *Fable* de Mandeville joue un rôle important dans la querelle du luxe qui traverse le XVIII^e siècle. Le luxe est-il légitime car bénéfique à la société ? Corrompt-il ou adoucit-il les mœurs ? Doit-il être réprimé, comme artifice, au profit de la nature ? Ou doit-il être encouragé pour favoriser les arts ?

Le luxe, concède Mandeville, est immoral : la ruche prospère est corrompue. Mais il favorise la circulation des richesses, le développement de l'industrie et l'essor du commerce, dont dépend la subsistance de chacun. C'est l'économie, c'est-à-dire en dernier ressort le bien-être de chacun, qui légitime le luxe. Un problème de société, le luxe, est traité comme problème économique.

La légitimation du luxe et des inégalités qu'il suppose (seule une partie minoritaire de la population peut y accéder) devrait placer Mandeville comme un précurseur des économistes hostiles à l'intervention de l'Etat. Cette lecture n'est pourtant pas la seule possible et Keynes se réclamera de l'héritage de Mandeville dans le chapitre XXIII de la *Théorie Générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie* (1936), convoquant Mandeville pour faire l'éloge de la dépense, c'est-à-dire de la demande, contre l'épargne.

ii) Eloge de la dépense plutôt que de l'épargne

Mandeville écrit :

« Une sage économie, que d'aucuns appellent Épargne, est dans les familles privées le moyen le plus sûr d'augmenter les patrimoines. Certains estiment que dans l'ensemble d'un pays, fertile ou non, la même méthode peut être appliquée et doit produire le même effet. Ils pensent par exemple que les Anglais pourraient être beaucoup plus riches qu'ils le sont, s'ils étaient aussi économes que certains de leurs voisins. C'est à notre avis une erreur. Tout l'art de rendre une nation heureuse et florissante consiste à donner à chacun la possibilité d'être employé. Pour y parvenir, le premier souci d'un Gouvernement doit être de favoriser tous les genres de manufactures, d'arts et de métiers, que l'homme peut inventer ; (...) C'est par cette politique et non par une futile réglementation de la prodigalité et de l'économie (au sens de l'épargne) qu'on peut accroître la grandeur et le bonheur des nations »³.

La lecture de Mandeville peut donc alimenter plusieurs querelles.

- i) L'une porte sur le caractère égalitaire, ou pas, de la dépense : préfère-t-on qu'elle porte sur les biens de luxe, dont la jouissance est inégalitaire, ou que les revenus soient redistribués et la consommation égalitaire ? Dans cette querelle, Mandeville et Keynes ne s'accorderaient pas. On y reviendra.
- ii) Mais Keynes convoquant Mandeville fait porter sa querelle avec les économistes qui le précèdent sur une autre question, celle du choix entre la dépense et l'épargne. Pour défendre la demande (qu'elle soit publique ou privée) de biens (qu'ils soient de consommation ou de production) contre l'épargne, Keynes reprend les arguments de Mandeville en négligeant le motif des comportements de dépense (la vanité chez Mandeville) et en mettant en valeur l'expression économique de ces comportements : la dépense. Mandeville, dans la lecture qu'en fait Keynes, se ferait à ses côtés l'avocat des programmes de dépense publique.

iii) Dépenses écologiques

Quelle lecture pouvons-nous faire de Mandeville au regard des questions contemporaines relatives aux enjeux climatiques ?

Naturellement, Mandeville n'a nulle conscience que l'augmentation de la production matérielle détruit les conditions de la vie humaine sur la Terre. Nous lui objecterions aujourd'hui que la ruche prospère, en ruinant l'environnement qui nous est nécessaire, se voue elle-même, et voue toutes les ruches qui habitent la même Terre, à l'extinction. Si l'on a pu identifier le bien public à l'accroissement des commodités de la vie, ce qui, même au XVIIIe

³ Cité par J. M. Keynes (1936), *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie*, Traduit de l'Anglais par Jean de Largentaye (1942), Payot, p. 244.

siècle, n’a rien d’évident, nous savons aujourd’hui que cet accroissement contredit la sauvegarde des conditions de la vie humaine. L’image même des abeilles est perçue différemment quand l’un des motifs de nos inquiétudes tient à leur disparition. Une ruche vertueuse entourée de ruches vicieuses verrait sa survie menacée non par la guerre mais par les conséquences climatiques de la production des ruches prospères.

Faut-il renoncer à l’accroissement des richesses et, si tel est le cas, contester le raisonnement de Mandeville ou doit-on simplement redéfinir le bien public ? Autrement dit, l’accroissement des richesses et la sauvegarde des emplois sont-ils incompatibles avec la contrainte environnementale ? Si tel est le cas, faut-il renoncer à la croissance du bien-être et à l’emploi afin d’éviter la catastrophe climatique annoncée ? Ou doit-on craindre que l’impossibilité de sacrifier le bien-être et l’emploi empêche toute mesure sérieuse de lutte contre le changement climatique ? Mandeville permet-il de mieux comprendre cette apparente opposition ?

iii) Le secteur dans lequel s’engage la dépense

Un partisan et un adversaire de politiques écologiques pourraient tous deux employer des arguments mandevilliens. Les premiers mettraient en avant les emplois que créeraient les productions non polluantes, les seconds les emplois que perdraient les industries non polluantes. L’opposition concernerait moins la dépense que le secteur dans lequel elle doit se porter. Rien n’empêche, au moins en principe, que le chômage entraîné par une baisse sectorielle d’activité soit résorbé par une réorientation de la production et un emploi accru dans d’autres secteurs. Penser qu’une baisse de la production dans un secteur polluant ne s’accompagne d’aucun accroissement dans un secteur non polluant (dont les services), redouter que les ressources qui seraient épargnées du fait de la baisse de production de certains biens (polluants) ne soient pas consommées pour acquérir d’autres biens, c’est supposer que la réduction d’une consommation se traduit en épargne.

On peut aussi contester que l’intérêt général, entendu comme le bien-être de la population, exige l’accroissement de la production, de biens ou de services. Les riches tirent-ils vraiment du plaisir des biens qui satisfont leur vanité ? Mandeville ne le discute pas, lui pour qui chacun vit « agréablement » dans la ruche prospère, au bonheur de laquelle « on ne pouvait rien ajouter ».

Smith sera plus circonspect. Quoiqu’il ne qualifie pas de vicieux les désirs du riche, il juge aussi que la plupart des dépenses trouvent leur origine dans la vanité.

13. *Libéralisme éthique et légitimation des inégalités*

Si Mandeville heurte aujourd'hui son lecteur, c'est surtout doute par l'acceptation des inégalités et de l'égoïsme des riches que la morale de sa fable implique, par la légitimation, au nom de l'économie, des inégalités et de l'intérêt vaniteux.

i) *Libéralisme éthique et moralisation des choix individuels*

La thèse de l'harmonie des intérêts ne s'adresse pas seulement à l'homme d'Etat, qui ne doit pas réprimer les comportements des riches. Elle s'entend comme une absolution des comportements égoïstes vaniteux⁴.

En refusant la moralisation des comportements privés, en défendant la légitimité de chacun à suivre ce qu'il pense être son intérêt, quels qu'en soient les motifs, Mandeville énonce un **libéralisme éthique** selon lequel chacun doit être laissé libre de définir et de réaliser son intérêt, dans la mesure de ses moyens. Cf. intro : stés individualistes vs holistes : chacun doit être libre de définir son intérêt.

Cela s'oppose à l'une des formes du militantisme écologique, qui veut modifier les choix des individus en leur faisant prendre conscience, par la réprobation de leurs concitoyens, de leurs conséquences nuisibles à l'environnement. Un tel militantisme vise à modifier les comportements non par la contrainte (par exemple l'interdiction des activités polluantes ou les quotas) ou par l'incitation économique (l'accroissement du prix de ces productions, à travers des taxes) mais pas le jugement d'autrui (plane shaming).

Ce moyen est sans doute efficace pour influencer des individus suffisamment proches des préoccupations écologiques pour désirer modifier leurs choix. Il est très mal perçu de ceux qui le refusent, soit qu'ils ne soient pas convaincus par la menace environnementale ou l'importance des choix individuels (« mon action est si minime au regard de celles des autres que me priver de ces consommations aura très peu d'effets »), soit qu'ils pensent que renoncer à ces consommations les frustre trop. Ceux-là éprouvent une mauvaise conscience et un mécontentement d'être désapprouvés dans des choix dont ils pensent qu'ils devraient rester privés, c'est-à-dire non soumis au jugement collectif, et en conçoivent de l'agressivité à l'égard des écologistes. Le jugement moral est mal reçu, son efficacité est douteuse.

ii) *Traitement des inégalités et politique publique*

S'il faut encourager la demande, pourquoi encourager celle des biens de luxe consommés par une minorité et non des biens accessibles à tous ? Quand bien même les dommages de l'accroissement des besoins et des inégalités, sans parler des menaces sur l'environnement,

⁴ Le libéralisme économique qui suivra ne se présente pas nécessairement comme indépendant de la morale ou exigeant paradoxalement des comportements immoraux. A. Smith, L. Walras ou A. Sen, font reposer l'économie sur une morale, mais celle-ci doit laisser une place à la recherche par chacun de son intérêt propre.

n'excéderaient pas les bienfaits de l'accroissement des richesses, les pauvres seraient évidemment davantage satisfaits d'une production destinée à une consommation égalitaire.

A défaut d'être modifiés par la réprobation morale, les comportements peuvent être contraints (interdits) par la puissance publique. Pourquoi Mandeville et Smith n'envisagent-ils pas que l'Etat se substitue aux riches pour soutenir une dépense égalitaire, plutôt que d'encourager des dépenses qui, même si elles améliorent la situation de chacun, accroissent les inégalités ? Serait-ce parce qu'ils servent les intérêts des plus riches ? On peut deviner une autre raison, celle de l'efficacité de certains encouragements, relativement à d'autres. Il ne faut pas beaucoup d'efforts de la part du législateur pour convaincre les riches d'œuvrer au bien commun en suivant leur vanité et leur goût du luxe. Il serait bien plus difficile de leur demander d'y renoncer et de donner aux pauvres non seulement leur pain en contrepartie de leurs services mais aussi, et sans contrepartie, le pain et même une part de ce luxe. Inviter les agents à suivre ce qu'ils jugent être, à tort ou à raison, leur intérêt, est plus aisé que leur demander d'y renoncer, surtout lorsque ce renoncement serait à l'avantage d'autres que les circonstances sociales les amènent à peu côtoyer, ou avec qui ils n'ont pas de relation d'égalité.

Mais là-encore, l'Etat ne peut-il pas imposer ses décisions, quelle que soit la manière dont elles seront reçues ? On oppose souvent aux mesures écologiques l'impossibilité de les imposer sans déstabiliser l'économie. L'épisode de confinement du printemps 2020 fait douter de cette impossibilité. Une décision autoritaire de l'Etat, au nom de l'intérêt général, a brusquement interrompu nombre d'activités de production. Les impossibilités si souvent opposées aux mesures écologiques n'ont pas empêché, malgré les obstacles, le respect de cette décision. L'interruption, certes, n'a jamais été complète. Les activités dont l'absence aurait menacé la survie de la population davantage que le virus (l'alimentation et les soins médicaux en premier lieu) ne se sont jamais interrompues. Surtout, l'interruption n'a qu'un temps. Il faut bien que l'économie reprenne, ne serait-ce pour permettre la survie de la population. C'est bien du point de vue collectif que l'économie, entendue comme l'ensemble des activités qui fournissent les biens et les services jugés nécessaires, à un moment donné du développement des sociétés, doit reprendre ou se poursuivre.

Cette reprise peut-elle s'accompagner d'une réorientation des activités de production (de biens et de services), qui serait décidée collectivement, c'est-à-dire politiquement ? Cela n'a rien d'évident dans les économies de marché où les décisions relatives à la production, qui supposent une procédure permettant de décider de ce qu'il est nécessaire, ou utile, de produire, ne sont pas prises de manière collective, centralisée et politique, mais de manière décentralisée, par des unités de production qui ne sont pas guidées par un plan d'ensemble mais par la validation marchande.

2. Smith. Le désir de richesse dans *La théorie des sentiments moraux* (1759)

Smith 1723-1790, écossais, professeur philosophie morale U d'Edimbourg puis Glasgow, précepteur d'un noble anglais, voyage en Fce où il rencontre plusieurs auteurs qui s'occupent de questions économiques (physiocratie = premiers libéraux).

On s'intéresse à TSM et au traitement du désir de richesse et des inégalités.

21. La parabole du fils de l'homme pauvre

Le fils d'un homme pauvre, (...) affligé d'ambition, (...) admire la condition des riches. Il trouve la chaumière de son père trop petite pour son confort, et s' imagine qu'il serait plus à son aise logé dans un palais. Il lui déplaît de devoir aller à pied (...). Il se sent naturellement indolent et souhaite se servir le moins possible de ses mains ; il juge qu'une suite nombreuse de domestiques lui épargnerait bien de la peine. Il pense qu'une fois obtenu tout cela, il pourrait enfin demeurer satisfait et paisible, et jouir à l'idée du bonheur et de la tranquillité de sa situation. L'idée lointaine de cette félicité l'enchanté ;

(...) afin d'y accéder, il se consacre à jamais à la poursuite de la richesse et de la grandeur. (...) il s'oblige durant la première année, voire dès le premier mois de son entreprise, à plus de fatigues et de soucis que l'absence de ces commodités aurait pu lui causer toute sa vie durant. Il fait des études (...) il travaille jour et nuit (...) Il fait la cour au genre humain tout entier, sert ceux qu'il déteste, se montre obséquieux envers ceux qu'il méprise.

Toute sa vie durant, il poursuit l'idée d'un repos factice et élégant qu'il ne connaîtra peut-être jamais, à laquelle il sacrifie une quiétude réelle toujours à sa portée et qui, si jamais il l'atteint à la toute fin de sa vie, ne lui paraîtra en rien préférable à l'humble tranquillité et au contentement qu'il a abandonnés. C'est lors de ses derniers jours, le corps épuisé par le labeur et les maladies, l'esprit humilié et irrité au souvenir des milliers de préjudices et de déceptions (...) qu'il commence enfin à trouver que la richesse et la grandeur ne sont que des bibelots d'utilité frivole ; qu'elles sont aussi peu propres à procurer le bien-être du corps et la tranquillité de l'esprit que les petites troussees de toilette des amateurs de babioles (...).

En son cœur, il maudit l'ambition et regrette en vain le bien-être et l'indolence de la jeunesse, ces plaisirs à jamais enfuis qu'il a follement sacrifiés à ce qui, maintenant qu'il le possède, ne lui procure aucune réelle satisfaction ».

La richesse et la grandeur ne procurent pas de réelle satisfaction. Les hommes sont dupes du désir de richesse. Ce n'est que vieux et malades qu'ils n'en sont plus dupes. D'où vient cette illusion ?

22. Désir de richesse, désir d'être considéré avec sympathie

i) Une anthropologie de la sympathie

Comment la vie en société et le respect de règles minimales de coexistence est-elle possible ? Par la formation de sentiments moraux qui contraignent nos comportements. La morale est nécessaire à l'existence même de la société.

De quelle manière naissent ces sentiments ? Par deux processus complémentaires qui ont tous deux pour origine la capacité à se mettre à la place d'autrui et à se voir avec le regard d'autrui. Par le regard qu'autrui porte sur lui, l'individu façonne ses comportements de manière à être approuvé d'autrui. Quel autrui et quels processus ?

Un autrui fictif : présent en notre for intérieur, qui formule un jugement sur nos propres sentiments et actions. Ce jugement est à l'origine de notre moralité. Nous avons tous un « homme au-dedans » de nous, un spectateur impartial de nos actions, qui nous indique quand nos actions sont méprisables. Nous agissons en fonction de ce spectateur impartial, même si nous ne sommes pas extraordinairement vertueux. Processus vertical et sans interaction sociale.

Les autres réellement existants, dont nous intégrons le jugement d'approbation ou de mépris. Il y a alors une construction sociale des normes morales dans l'interaction avec les autres. Processus horizontal où chacun prend appui pour construire ses normes et ses actions sur le jugement de ses pairs. Sympathie qui n'est pas bienveillance mais capacité à se mettre à la place d'autrui pour juger de nos actions. C'est par ce sentiment de sympathie que l'on comprend non seulement les comportements dits moraux mais aussi le désir de richesse

ii) *Désir de richesse, sympathie et vanité*

« Quelle est la fin de l'avarice et de l'ambition, de la recherche de la richesse, du pouvoir et de la prééminence ? Est-ce pour répondre aux nécessités de la nature ? Le salaire du moindre travailleur peut y répondre. (...). D'où naît alors cette émulation qui court à travers les différents rangs de la société ? Et quels sont les avantages que nous nous proposons au moyen de ce grand dessein de la vie humaine que nous appelons amélioration de notre condition ? Être observés, être remarqués, être considérés avec sympathie, contentement et approbation sont tous les avantages que nous pouvons nous proposer d'en retirer. C'est la vanité, et non le bien-être ou le plaisir, qui nous intéresse »⁵.

On agit pour être approuvé, et la richesse est source de sympathie plus encore que d'envie. Deux moyens d'être approuvé : la vertu du sage ; ou la richesse et la grandeur. Car le riche est considéré avec admiration, et c'est le motif premier du désir de richesse. Or il est plus accessible d'être riche que sage, parce que suppose moins d'efforts.

⁵ Adam Smith (1759), *Théorie des sentiments moraux*, traduction de M. Biziou, C. Gautier et J.F. Pradeau, coll. 'Léviathan', Presses Universitaires de France, 1999, Paris, p.91-92.

Or le désir de richesse est vain pour l'individu mais bénéfique pour l'espèce. « Il est heureux que la nature nous abuse ainsi », qu'elle nous afflige d'ambition, que nous désirions cette richesse finalement si peu utile et satisfaisante. Parce que cette illusion est le motif qui entretient le mouvement général de l'activité, qui entretient la production de richesse.

Or le désir de richesse va de pair avec les inégalités, que Smith accepte parce que les riches servent, sans le désirer, l'intérêt général.

22. Acceptation des inégalités

Constat d'une grande inégalité dans la cons^o des richesses qui vient de l'inégale appropriation des terres : « la Providence partagea la terre entre un petit nombre de grands seigneurs ». Pourtant, l'inégalité foncière n'est pas nuisible aux pauvres.

i) Le riche salarie et nourrit le pauvre

Les propriétaires fonciers veulent obtenir des commodités inutiles et pour cela développent l'agriculture, et produisent ainsi de la nourriture non seulement pour eux, mais pour tous ceux qui ne possèdent pas de terre, et qui tirent leur subsistance de la terre du riche.

En effet :

« Son estomac a une capacité qui n'est en rien à la mesure de l'immensité de ses désirs, et il ne pourra contenir rien de plus que celui du plus humble paysan. Quant au reste, le riche est tenu de le distribuer [à ses domestiques]. C'est de son *lux*e et de son *caprice* que tous obtiennent leur part des nécessités de la vie, qu'ils auraient en vain attendue de son humanité ou de sa justice ».

Les propriétaires fonciers améliorent pour cela la production de subsistance et n'en consomment qu'une partie, et cèdent le surplus à leurs domestiques en contrepartie de leurs services.

Ils ne consomment guère plus que les pauvres et, en dépit de leur égoïsme et de leur rapacité naturelle, quoiqu'ils n'aspirent qu'à leur propre commodité, quoique l'unique fin qu'ils se proposent d'obtenir du labeur des milliers de bras qu'ils emploient soit la seule satisfaction de leurs vains et insatiables désirs, ils partagent tout de même avec les pauvres les produits des améliorations qu'ils réalisent. Ils sont conduits par une *main invisible* à accomplir presque la même distribution des nécessités de la vie que celle qui aurait eu lieu si la terre avait été divisée en portions égales entre tous ses habitants ; et ainsi, sans le vouloir, sans le savoir, ils servent les intérêts de la société et donnent des moyens à la multiplication de l'espèce ».

⇒ La dépense des riches nourrit les pauvres

C'est ici que Smith est l'héritier de Mandeville même s'il ne le mentionne pas. La thèse de Smith est moins provocante : les effets > 0 de la richesse ne viennent pas du vice. Certes, tout

a pour origine une recherche de la richesse vaine au regard des jouissances réelles qu'elle procure due à la vanité comme désir d'être admiré. Car la genèse des sentiments moraux consiste à attribuer une grande importance au jugement que les autres portent sur nous. Mais ce désir n'est pas vicieux.

Les inégalités ne sont pas nuisibles aux pauvres puisque le comportement des riches leur est profitable, parce que ce comportement accroît la production.

ii) Le développement économique profite aux plus pauvres

On retrouve dans la *Richesse des Nations* cette idée essentielle au libéralisme économique, selon laquelle le plus pauvre d'une société industrielle jouit de plus de richesses que le plus riche d'une société pauvre.

« Chez les nations sauvages qui vivent de la chasse et de la pêche, tout individu en état de travailler est plus ou moins occupé à un travail utile, et tâche de pourvoir, du mieux qu'il peut, à ses besoins et à ceux des individus de sa famille ou de sa tribu qui sont trop jeunes, trop vieux ou trop infirmes pour aller à la chasse ou à la pêche. Ces nations sont cependant dans un état de pauvreté suffisant pour les réduire souvent, ou du moins pour qu'elles se croient réduites, à la nécessité tantôt de détruire elles-mêmes leurs enfants, leurs vieillards et leurs malades, tantôt de les abandonner aux horreurs de la faim ou à la dent des bêtes féroces. Au contraire, chez les nations civilisées et en progrès, quoiqu'il y ait un grand nombre de gens tout à fait oisifs et beaucoup d'entre eux qui consomment un produit de travail décuple et souvent centuple de ce que consomme la plus grande partie des travailleurs, cependant la somme du produit du travail de la société est si grande, que tout le monde y est souvent pourvu avec abondance, et que l'ouvrier, même de la classe la plus basse et la plus pauvre, s'il est sobre et laborieux, peut jouir, en choses propres aux besoins et aux aisances de la vie, d'une part bien plus grande que celle qu'aucun sauvage pourrait jamais se procurer »⁶.

Le but de l'économiste est d'enrichir chacun et pas seulement le Prince ou les riches. Ce but est mieux atteint dans les nations inégalitaires. C'est un paradoxe dont il faudra établir les causes.

iii) Restent des inégalités dans les formes de la consommation

« Quand la Providence partagea la terre entre un petit nombre de grands seigneurs, elle n'oublia ni n'abandonna ceux qui semblaient avoir été négligés dans la répartition. Eux aussi jouissent de leur part de tout ce que la terre produit. Et pour ce qui fait le réel bonheur de la vie humaine, ils ne sont en rien inférieurs à ceux qui pourraient sembler leur être si supérieurs. Quant au bien-être du corps et à la paix de l'esprit, tous les rangs différents de la société sont presque au même

⁶ Adam Smith (1776), *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, traduction française de Germain Garnier, 1881, Garnier-Flammarion, p.5.

niveau, et le mendiant qui se chauffe au soleil sur le bord de la route possède la sécurité pour laquelle les rois se battent »

La satisfaction de la vanité ne profite pas toujours au bien-être des riches, les situations sociales s'égalisent sur ce qui importe véritablement.

Cela suppose que les pauvres, avant d'être employés et nourris par le riche, vivent dans une pénurie première des ressources nécessaires à leur vie. Pour Mandeville et Smith, la pénurie précède la production. Le pauvre est d'abord un ventre vide.

Au regard de la question écologique, acceptation de l'inégalité et de la vanité comme moteur des comportements ; éloge de ce qui accroît l'emploi et la production, surtout agricole chez Smith. Smith moins négatif que Mandeville sur le caractère vicieux de la vanité, et relation avec l'élaboration de l'éco po classique.